

## Bathélémy Toguo

Ou les conflits de sentiments

Lise Fauchereau

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/852>

DOI : 10.4000/estampe.852

ISSN : 2680-4999

### Éditeur

Comité national de l'estampe

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 48-55

ISSN : 0029-4888

### Référence électronique

Lise Fauchereau, « Bathélémy Toguo », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 244 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/852> ; DOI : 10.4000/estampe.852

---



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

## BARTHÉLÉMY TOGUO OU LES CONFLITS DE SENTIMENTS

propos recueillis par Lise Fauchereau

Barthélémy Togo est né en 1967 au Cameroun. Il a fait ses études à l'école nationale supérieure des beaux-arts d'Abidjan en Côte d'Ivoire, à l'école supérieure d'art de Grenoble, puis à la Kunstakademie de Düsseldorf. Aujourd'hui il vit et travaille entre Paris et son pays natal. Sculpture, peinture, dessin, estampe, céramique, vidéo ou performance, l'artiste mêle toutes les disciplines. Très présent sur la scène artistique internationale, nous l'avons rencontré dans son atelier parisien, le 29 avril dernier.

### **En tant qu'artiste pluridisciplinaire, que vous apporte l'estampe ?**

C'est l'occasion de multiplier une création et de me rendre accessible à un large public. L'idée de l'édition entre vraiment dans ce que j'appelle un acte de générosité, une estampe étant moins chère qu'une œuvre unique. L'estampe, en circulant, touche un large public, ça démocratise l'art.

### **Lors de votre exposition *Print shock* au musée du Dessin et de l'Estampe originale à Gravelines<sup>1</sup> qui se termine en septembre, vous montrez l'ensemble des empreintes de vos tampons géants ; avez-vous commencé l'estampe par la gravure sur bois ?**

Je n'ai pas fait de gravure en école d'art sauf aux Beaux-arts d'Abidjan en Côte d'Ivoire. En travaillant le bois, j'ai vu que, d'une sculpture, je pouvais dériver sur un autre travail. Ainsi, depuis 1996, j'ai créé une succession de tampons dans la série *The New world climax*, certains exposés sous la forme d'une installation à Gravelines (ill. 1). C'est un ensemble de bois sculptés en forme de bustes, gravés de mots (parfois inversés), en lettres capitales avec une encre lithographique et disposés sur une table. Ce projet est inspiré de mon passeport qui est l'illustration plastique des difficultés de certaines populations à voyager. Ce travail, comme d'autres, est un engagement politique. À l'approche du poste de contrôle de l'immigration, je me demande toujours si on va m'interroger ou me laisser passer. J'aborde des problématiques de voyages, de déplacements, de transit, de passages de frontière. Pour signifier la douane, j'ai créé le premier tampon, baptisé *CARTE DE SÉJOUR*. Un tampon est un objet administratif qui juge et décide de beaucoup d'issues dans des situations, des litiges, des dénouements. L'objet est très significatif et donc exploitable sur le plan plastique. Les textes sont dans toutes les langues : français, anglais, espagnol, italien... L'exposition de Gravelines concerne mes aquarelles et surtout l'univers de mes tampons, leurs

1. *Print shock*, Gravelines, musée du Dessin et de l'Estampe originale, du 18 mai au 29 septembre 2013.



III. 1. B. Togo lors du montage de son exposition au musée du Dessin et de l'Estampe originale de Gravelines. Photo E. Gilliot pour le musée.

expressions, cela n'a jamais été montré auparavant. Ces cent soixante tampons abordent les problématiques d'aujourd'hui. Je dis toujours dans les écoles d'art lors des conférences : « La gravure ou la lithographie ne sont pas des techniques dépassées, cela dépend de ce que l'on en fait ». Les empreintes des tampons sont des gravures sur bois mais qui sont complètement d'actualité. Voyez par exemple les tampons sur le Printemps arabe, sur le problème de Guantanamo, le terrorisme. Je travaille sur notre société, sur l'exil, sur les échanges nord-sud. Le slogan est une façon de communiquer avec le public, je pousse le visiteur à s'interroger sur notre société. C'est un projet qui s'étale sur plus de quinze années. Enfin, la création, la gravure du tampon peut aussi aboutir à une performance, c'était le cas au MAC/VAL où j'étais en résidence, en 2001.

### **Était-ce le même travail de tampon pour *Une autre vie* (1993-2000) ?**

Pas exactement. En 1993, c'était juste un rondin de bois, je recherchais une trame-trace du bois, pour montrer la présence du bois dans une discussion. Mais ce n'était pas un tampon, c'était l'empreinte d'une rondelle pour dénoncer la déforestation. L'œuvre représente une bille de bois et des initiales de l'exploitant forestier, comme une étiquette. Le tronc d'arbre après la coupe est marqué comme le bétail.

### **Invité en résidence par Paul Ripoché, directeur du musée du Dessin et de l'Estampe originale, qu'avez-vous produit ?**

Invité en résidence d'artiste durant deux semaines au musée du Dessin et de l'Estampe originale, j'ai produit deux gravures sur bois (ill. 3), quatre aquarelles (ill. 2) et j'ai collaboré à un atelier de pratique



artistique. Cet atelier de création de cartes postales à Gravelines a eu lieu fin avril. On a réuni deux cent soixante enfants, je leur ai proposé de dessiner à l'aquarelle et d'envoyer un message à quelqu'un de la ville. Les enfants ont dessiné avec moi sur les cartes postales vierges, y ont écrit des messages et les ont envoyées. Les personnes ont été prévenues qu'elles allaient recevoir un courrier avec un message d'enfants de Gravelines. Le but est la rencontre, la solidarité et à la découverte de l'un et de l'autre.

### **Cet atelier avec des cartes postales fait écho à la série *Head above water* ?**

Oui, j'ai commencé la série *Head above water* en 2004 et cela continue. Je vais dans les zones de tension, à Priština (Kosovo), Mexico, Auschwitz et Birkenau, Newcastle, Hiroshima, Moscou, Johannesburg ou encore Saint-Denis, pour donner la parole aux gens sur des cartes postales illustrées. En 2005, j'étais à Saint-Denis, quand les jeunes ont mis le feu aux voitures de leur quartier. La même année, au Nigeria, j'avais fait des dessins parce que la situation était trop grave. Aujourd'hui encore, plus de quinze millions d'habitants, dans une capitale africaine, sont dans la pauvreté et la misère. Si vous lisez les témoignages des habitants de Lagos (Nigeria), ils parlent de leur situation, c'est dramatique. On marche, quelqu'un a été poignardé dans la nuit, ça fait trois jours que le corps est là, gonflé. On vend des beignets à côté, il y a la poubelle, les eaux usées passent, on agresse une femme là-bas... En 2006, je me suis rendu à Hiroshima, il n'y avait personne, alors j'ai demandé aux jeunes Japonais de parler de ce qui s'était passé. C'était la même chose à Auschwitz, à Birkenau en 2008, il ne restait que le témoignage du camp. J'ai donc pris des photos et je les ai tirées en sépia pour donner un aspect ancien. Plus récemment, j'étais au Caire sur la place Tahrir, lors du Printemps arabe. À chaque fois, je pars avec des cartes mais je ne demande pas aux personnes de commenter mon dessin, mon aquarelle ou les tampons reproduits. J'essaie de leur fournir un espace d'expression, libre. Je découpe les cartes, je trace comme une carte postale, je fais une intervention et après une interview écrite. Je leur explique ma démarche et les informe que les cartes





**III. 2 (à gauche).** B. Toguo réalise une aquarelle lors de sa résidence au musée du Dessin et de l'Estampe originale de Gravelines. Photo E. Gilliot pour le musée.

**III. 3.** *Sans titre*, gravure sur bois en couleurs, éditions du musée du Dessin et l'Estampe originale, 2013, 4 ex. Photo E. Gilliot pour le musée.

seront exposées. Je dis : « Bonjour, je suis un artiste, je voudrais vous donner la parole pour que vous donniez votre opinion sur la présence de l'armée américaine en Irak, après j'exposerai ces cartes... » Le projet à Kigali au Rwanda, presque vingt ans après le génocide, était exposé lors de l'exposition *Hidden faces*, à la galerie Lelong, de mars à mai 2013. Tous ces assemblages de cartes postales forment une documentation, c'est une investigation historique. Ce sont des projets humains, en cours. Albert Camus disait : « L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire, il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. » L'art doit aller vers les autres et doit compatir. Il ne faut pas s'enfermer dans l'atelier.

**Dans votre exposition monographique *Talking to the moon*, à Saint-Étienne en début d'année<sup>2</sup>, je n'ai vu qu'une seule estampe.**

En fait, j'avais conçu cette exposition selon un projet dans lequel les éditions n'entraient pas. J'en montre régulièrement, ainsi lors de l'exposition *Africa remix* au centre Georges-Pompidou en 2005 – qui a voyagé au Museum Kunst Palast de Düsseldorf<sup>3</sup> – on pouvait découvrir une grande coque de bateau remplie de dessins et des lithographies, le tout accompagné de vidéo, sous le titre *Innocent sinners* (*Pêcheurs innocents*). La gravure n'est pas un sous-produit. C'est une œuvre à part entière qui est signée,

2. *Talking to the moon*, Saint-Étienne, musée d'art moderne, 23 février-26 mai 2013

3. *Africa Remix*, exposition collective, Düsseldorf, Museum Kunst Palast ; Londres, Hayward Gallery, Paris, musée d'art moderne – Centre Georges Pompidou ; Tokyo, Mori Art Museum, 2005-2006.



**III. 4.** *Saturday night in heaven*, lithographie en coul., Item éditions, 2009, 36 ex. (60,5 x 76 cm). Courtesy Item éditions.

**III. 5 (page de droite).** *In the heart of lie*, lithographie, Item éditions, 2009, 36 ex. (80 x 121, 5 cm). Courtesy Item éditions.

numérotée. Il est vrai qu'en France l'estampe est sous-estimée, par rapport à l'Allemagne et à la Hollande. Dans ces pays, l'image multiple est bien plus présente dans les expositions. En France, on a l'impression que l'estampe est en disgrâce. Pour chacune de mes œuvres sur papier, j'appose l'empreinte de mon orteil, derrière chaque planche. C'est une originalité, un certificat d'authenticité, c'est une partie de l'artiste qui est sur l'œuvre.

#### **Quand vous avez fait de la lithographie chez Item en 2009, était-ce la première fois ?**

Oui, Patrice Forest est venu me chercher, il me l'a demandé dès 2005. Nous n'avions pas le temps et en 2009, j'ai pu me libérer. Je suis allé voir l'atelier et j'ai découvert la pratique de la lithographie. Des techniciens m'ont montré la technique deux trois jours et après je me suis mis au travail tout seul, œuvrant par rapport à mes sensibilités. Les jours qui ont précédé cet apprentissage, je suis allé au rebut, j'ai récupéré une pierre, j'ai continué et j'ai compris les réactions de l'eau. J'ai fait de nombreuses planches en un mois. J'ai produit vingt-deux lithographies, le dessin est en noir sur un fond de couleur (ill. 4).





Enfin, à l'atelier Item, le réalisateur Thierry Spitzer a filmé l'impression de la lithographie *Waiting for tomorrow* (2010) pour un documentaire sur mon travail<sup>4</sup>.

#### **Avez-vous fait le dessin directement sur la pierre ?**

Pour les lithographies, je fonçais directement sur la pierre ; je déposais mon doigt, le dessin naissait au fur et à mesure. En dessin, je n'ai pas de plan, je n'ai pas de modèle à recopier, c'est très spontané. Pour *In the heart of lie* (2009) (ill. 5), j'avais expérimenté le filet et je trouvais que graphiquement c'était intéressant. Le personnage est pris dans un maillage, le résultat est curieux. Comme je le disais dans le catalogue de l'exposition à Châtelleraut, en 2010, dans un entretien avec Gildas Le Reste du Centre d'art contemporain, en lithographie il y a un rapport très sensuel avec la pierre. Je travaille beaucoup avec les mains, je caresse la surface de mes doigts, en insistant de temps en temps sur certaines parties. Je comparais cela à un mixage avec des disques vinyles, comme un DJ en pleine action et en « extase ».

#### **Dans les thématiques abordées ressortent la mythologie, la magie noire, le diable, l'homme-végétal ou encore la douleur.**

Je dirais que c'est plus universel et que ce n'est pas en rapport avec ma culture africaine. Ce n'est pas une africanité mais des formes zoomorphes, des formes mi-animales mi-végétales, qui sont célébrées, ce qui donne très vite une dimension internationale. Quand les personnes savent que l'on est africain, noir, elles cherchent plus des références culturelles liées au pays d'appartenance.

---

4. *Barthélémy Toguo...*, réalisé par Thierry Spitzer, DVD 52 mn, Arkadin Film production, 2012.



III. 6. *Juin*, fait partie du portfolio *Le Journal érotique d'un bûcheron*, 12 linogravures, éd. Michael Woolworth Publications, 30 ex., 2009, (38 x 28,5 cm).



---

Dans mon travail, on trouve de la douleur, de la souffrance, de la violence avec des personnages amputés de leurs membres ou de leur tête. En fait, la beauté côtoie la sexualité, la guerre, la vie. Je travaille sur la condition humaine, l'intégrité, la rencontre entre les hommes. Ce sont des recherches sur les nouvelles identités, sur les éléments de destruction du quotidien, parallèlement à la sensualité des rites de magie noire.

**Sur votre site personnel<sup>5</sup>, il n'est pas toujours mentionné le nom de l'imprimeur de l'estampe, pourquoi ?**

J'ai très peu travaillé avec des éditeurs et imprimeurs, juste un ou deux, comme Patrice Forest (Item) ou Michael Woolworth. Ce dernier a édité en 2009 le portfolio *The Erotic Diary of a Lumberjack* (Le Journal érotique d'un bûcheron), un ensemble de douze linogravures, tiré à trente exemplaires (ill. 6). J'aime mettre des titres et souvent en anglais car le Cameroun est bilingue et l'anglais est ma langue. Enfin, on trouve peu de mentions d'imprimeur car j'imprime tout seul. Je tamponne des feuilles au format raisin, cela donne un côté brut. Je fais peu d'exemplaires.

**Enfin, parlez-nous de votre autre projet artistique Bandjoun station.**

La construction de Bandjoun station, centre d'art au Cameroun est une partie de ma création artistique. Je suis un Camerounais de la diaspora, et par ce projet je participe à la défense du continent africain. C'est une bonne chose de travailler à l'étranger, mais il est difficile de revenir chez soi. Avec Bandjoun station, je donne de mon savoir, j'aide au développement et là encore, c'est un acte de générosité qui doit avoir une autre dimension dans les mots et les actions. Bandjoun station est situé à 300 km de Douala et Yaoundé. C'est d'abord un atelier de création où j'envisage de réunir des artistes. Certains pourront loger en résidence de création/production. L'ensemble est constitué de deux édifices distincts : le centre d'art de trois étages et l'atelier-studio de quatre étages. Le premier édifice est divisé en cinq plateaux de 120 m<sup>2</sup> de superficie chacun : un sous-sol pour les rencontres et projections, un salon de lecture au rez-de-chaussée, les niveaux 1 et 2 pourront accueillir des expositions temporaires, le troisième niveau enfin abritera une série d'œuvres issues de mes échanges avec tous mes amis artistes du monde entier, afin de déjouer les pièges du « ghetto d'art africain ». Le second édifice s'élève au-dessus d'un rez-de-chaussée qui se distribue en trois chambres et une salle à manger, puis douze ateliers-studios répartis sur les premier et deuxième niveaux. Le troisième niveau est constitué d'une grande salle de travail commune et d'une spacieuse mezzanine qui double la surface de travail. C'est un projet éducatif avec la population, artistique et agricole. Il y a de la création mais le but est d'atteindre une autosuffisance alimentaire. Nous souhaitons produire notre marché et en fixer le prix. Pour l'instant les caféiers sont jeunes et ne donnent que 100 kg. Lorsque la production sera conséquente, on la vendra en paquets, il faudra alors une presse lithographique pour les étiqueter, ce qui augmentera le prix, à l'image d'une œuvre. C'est plus un geste politique.

---

5. <http://barthelemytogo.com>